Ami du Clergé du 17 janvier 1952

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'instructions dominicales. — III. 3e Dimanche après l'Epiphanie : La foi du Centurion, 21.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — III. Les sacrements sont des signes sacrés, 22.
A l'école des Saints. — Conversion de S. Paul (25 janvier) : Le devoir du témoignage, 24.
Conférences sur la vie chrétienne. — V. L'humanisme chrétien, 25.
Aux Pères de famille. — (Discours de S.S. Pie XII): Quelques devoirs de la famille chrétienne (suite), 28.

PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

III

3e Dimanche après l'Epiphanie

Sur l'Evangile (Matt., VIII, 13)

LA FOI DU CENTURION

L'évangile d'aujourd'hui relate deux épisodes de la vie de N.-S. sans rapport entre eux. La guérison du lépreux pourra être expliquée un autre dimanche, à propos de la guérison plus sensationnelle encore de dix lépreux, dont un seul songea à remercier son bienfaiteur.

Pour aujourd'hui, considérons l'acte de foi du centurion. C'est son *humilité* qui lui permet d'accéder à la vraie foi au Christ (« *Domine, non sum dignus...* ») et cette foi véritable provoque chez lui une telle confiance en la toute-puissance du Maître que ce centurion obtient la faveur qu'il sollicite.

I. — *L'humilité, condition de la foi*

a) Humilité très grande du centurion. C'est un chef militaire assez considérable, étranger, représentant l'autorité de la puissance occupante. Homme considéré avec crainte respectueuse par les habitants du pays ; obéi, comme à l'armée, sans discussion par ses soldats ou ses esclaves : « Je commande, et ils obéissent sans discuter. » Il aurait tout pour s'enorgueillir.

Or, il vient humblement demander à ce « prophète » de la nation qu'il occupe une faveur insigne. Contraste entre l'autorité de ce chef militaire et l'apparente impuissance de Jésus, humble artisan de Galilée sans autorité humaine. La démarche, surtout en public, est par elle-même déjà très humiliante pour ce chef. Il ajoute un acte supplémentaire d'humilité : « Je ne suis pas digne que vous veniez chez moi. » Noter sa sincérité : il n'est pas prêt à toutes les bassesses pour obtenir ce qu'il demande ; aucun calcul retors, ni humilité affectée, laquelle en l'occurrence ne lui aurait servi à rien. Ame droite, loyale, et sincèrement humble.

b) Son humilité a dicté son *acte de foi.* Car il y a d'abord dans sa demande un acte de foi en la puissance messianique de Jésus. Ceci est admirable, et N.-S. lui-même s'en réjouit et admire. — L'Evangile est parsemé d'exemples analogues : des âmes apparemment très éloignées de l'adhésion au Christ, croient en lui, se confient à lui, le servent de toutes leurs forces, parce que humbles et sincères dans leur adhésion. Ainsi la Cananéenne, rabrouée par les apôtres et que Jésus lui-même semble rejeter un instant pour l'obliger à s'humilier encore plus dans une totale confiance : « ...Seigneur, [ne serais-je qu'une chienne étrangère], les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres » ; confiance humble qui est un grand acte de foi : « Femme, ta foi est grande » (Mat., XV, 21-28).

Autres exemples : la femme pécheresse (« Ses péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé ») (Luc, VII, 47) ; le bon larron, qui entrera un des tout premiers en Paradis (Luc, XXIII, 43).

c) Cette foi n'est pas réservée aux Juifs. Elle est accessible à toutes les âmes droites et humbles, celles qui prient comme le Publicain et non comme le Pharisien. Les Juifs croyaient que leur fidélité extérieure à la Loi les sauverait et que eux seuls auraient place dans le royaume messianique.

N.-S. leur donne ici une forte leçon, qui bouleversait complètement leur conception : cet étranger a une foi plus forte et plus vraie que les Juifs ; il sera le bénéficiaire des promesses faites par Dieu à son peuple, et entrera comme un vrai fils d'Abraham dans le royaume du ciel. Ainsi les étrangers, et même les pécheurs, s'ils ont une foi fondée sur l'humilité et la loyauté du cœur, précéderont sur la route du ciel ceux qui se croient assurés du salut parce qu'ils comptent sur leurs pratiques ou leur circoncision. « Les publicains et les prostituées vous devancent dans le royaume de Dieu... car vous, vous ne vous êtes pas repentis [comme eux] et vous n'avez pas cru » (Mat., XXI, 31). S. Paul écrit de même : « Le Juif n'est pas celui qui le paraît, pas plus que la circoncision n'est celle qui paraît dans la chair ; le Juif est celui qui l'est intérieurement ; la circoncision est celle du cœur, celle qui relève de l'esprit, non de la lettre. Et ce « Juif » là reçoit sa louange non des hommes, mais de Dieu » (Rom., II, 24-29 ; voir encore Rom., IX, 6-8).

d) Nombreuses *applications* possibles *aux chrétiens* de *notre temps.* — Beaucoup se croient assurés du salut à cause de leur fidélité extérieure ; mais l'orgueil de leur valeur, de leur situation sociale, de leur naissance, de leur intelligence ferme leur cœur à la vraie foi, qui est empreinte de la conscience de l'indignité personnelle au regard des grâces de Dieu.

Parfois même, l'orgueil de la valeur religieuse personnelle : refus d'admettre que des pécheurs, des non-pratiquants peuvent s'améliorer et nous précéder dans la vertu et le service de Dieu. Pourtant, que d'exemples parmi les convertis ! Combien de grands saints, canonisés (ou sur le point de l'être), qui furent des convertis, soit de l'incrédulité, soit du péché : S. Augustin, S. François d'Assise, S. Ignace de Loyola, le P. Ratisbonne, le P. de Foucauld, etc... ; et beaucoup de compatriotes, voisins peut-être, qui nous précéderont dans le royaume de Dieu parce qu'ils ont eu l'humilité de reconnaître la misère de leur condition. Dieu les entend et les récompense.

II. — *La récompense de la foi*

a) L'humilité du centurion lui dicte *la vraie prière* à faire : il demande une guérison, mais sans imposer sa volonté. On peut dire : il signale son cas au Tout-Puissant, et attend de lui, dans une humilité confiante, que Dieu use comme il le jugera bon de son pouvoir illimité. C'est la vraie prière de demande, celle qui obtient tout (Luc, XI, 9-13), animée par une foi qui pourrait transporter les montagnes. Prière exaucée pour le centurion : « Que ce que tu as cru et espéré, se réalise » ; exaucée pour la Cananéenne : « Qu'il soit fait comme tu le désires » (Mat., XV, 28), pour Marthe demandant la résurrection de son frère Lazare (Jo., XI, 22-23), pour les aveugles, confiants et guéris (« qu'il vous soit fait selon votre foi ! » (Mat., IX, 29).

b) Cette prière humble et confiante est toujours exaucée, de nos jours encore... Dieu fait toujours des miracles. Il les réalise à la demande et par l'intermédiaire des grands saints : on connaît les miracles du Curé d'Ars, de S. Jean Bosco. Pour déclarer Pie X Bienheureux, l'Eglise a attendu d'être assurée que des miracles authentiques avaient été obtenus grâce à lui ; ce sont des faits contemporains. D'autre part, Dieu opère encore directement des miracles de guérison, en faveur d'humbles âmes besogneuses: ainsi les incontestables guérisons de Lourdes. L'humilité, provoquant un sincère acte de foi en Dieu et de confiance en sa toute-puissance obtient toujours des miracles.

c) Mais entendons les *objections.* 1° Tous les malades de Lourdes ne reviennent pas guéris ; pourtant la plupart sont dans d'excellentes dispositions intérieures. — Réponse : toute prière vraie d'une âme humblement confiante est exaucée, comme celle du centurion, car pour être vraie cette prière doit laisser le soin à Dieu de décider, et de réaliser ce qui est le meilleur pour l'âme, et il le sait mieux qu'elle. La vraie prière : « Que votre volonté soit faite », qui doit aller jusqu'à dire, comme N.-S. à l'agonie « Que votre volonté soit faite et non la mienne » (Luc, XXII, 42). Exemple : le paralytique déposé aux pieds de N.-S., par le toit, pour être guéri ; Jésus, en réponse à la foi de ceux qui l'amènent, l'exauce : « Tes péchés te sont remis », ce qui était la principale grâce pour cet homme ; N.-S. complètera sa faveur en le guérissant, mais ce miracle est secondaire, et opéré pour d'autres raisons ; la foi du paralytique était exaucée, en tout état de cause, même s'il n'avait pas été guéri.

Combien de ceux dont la prière semble échouer n'ont pas compris cela !

2° Deuxième objection : certaines prières, qui ne demandent pas des miracles, ne sont cependant pas exaucées. — Réponse : sont-elles bonnes, et faites avec humilité, par une âme décidée à faire tout ce que le Bon Dieu voudra ? — ou au contraire sont-elles dictées par l'intérêt immédiat (réussite, santé, affaire), quand ce n'est pas par un sentiment peccamineux (désir passionné, jalousie, envie, vengeance...) ? En retour de la prière faite dans de telles conditions, Dieu n'a jamais promis sa grâce. Jésus a refusé de donner aux Juifs incrédules et non sincères un signe extraordinaire qu'il aurait pu leur donner, mais dont ils n'avaient pas besoin (Marc, VIII, 11-12).

* *

Avoir une foi *humble.* « Dieu résiste aux orgueilleux ; aux humbles il donne sa grâce »,

et une foi *confiante :* ne soyons pas inquiets : « Marthe, tu t'inquiètes de beaucoup trop de choses » (Luc, X, 41), et combien sont inquiets comme Marthe ! Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut : aux oiseaux du ciel, aux fleurs des champs, il donne chaque jour, le nécessaire. — Faisons ce qu'il nous demande (= chercher le royaume de Dieu et sa justice) et tout le reste nous sera donné en plus (Mat., VI, 26, 28, 33).

Seigneur, je ne suis pas digne de recevoir vos grâces, mais une seule parole de vous peut m'accorder ce dont j'ai besoin !

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

III

LES SACREMENTS SONT DES SIGNES SACRÉS

Mes frères,

« Qu'est-ce qu'un sacrement ? — C'est un signe sacré, institué par N.-S. Jésus-Christ pour augmenter et produire la grâce. » Nous verrons, aujourd'hui, la place des signes dans notre vie profane et religieuse, leur valeur ; et pour finir, ce qu'il faut entendre par « signes sacrés ».

I

Un enfant a pris sa plume et écrit à sa mère ; sur le papier, il trace des signes : je veux dire : des lettres, des mots, des phrases; plus ou moins maladroitement il transmet ainsi des choses banales, il dit sa vie, ses joies, ses peines ; la maman comprendra. Et si au lieu d'un enfant, c'était un grand esprit, les signes tracés sur le papier pourraient porter la vérité à travers les siècles à des générations. Des peuples ont autrefois consigné leur histoire sur tablettes d'argile avec des signes mystérieux ; un savant, un jour, a su trouver l'interprétation de ces signes, et une merveilleuse civilisation nous a été révélée.

Si l'homme a besoin de signes pour traduire sa pensée, il s'en sert aussi pour exprimer ses sentiments : une mère saisit à pleins bras et serre sur son cœur son petit qui accourt à elle tout en larmes ; un enfant, avec la grâce ingénue qui le caractérise envoie à son père un baiser ; deux amis se rencontrent et échangent une cordiale poignée de mains ; voilà des signes sans lesquelles les paroles seraient bien froides et vides. Et même, il n'est pas toujours besoin de paroles : un regard, un sourire, un clignement des paupières traduiront la sympathie, porteront un encouragement, dissiperont une crainte.

Les signes parfois ne sont plus individuels mais collectifs ; réalisés avec rythme et art, par de multiples acteurs, ils arriveront à traduire puissamment de grands et nobles sentiments, à émouvoir, à enthousiasmer des foules. Ainsi de certains mouvements d'ensemble ou chœurs parlés dans nos congrès de jeunesse.

Quand il parle à Dieu, l'homme a encore besoin de signes : d'abord il est juste que le corps s'associe au mouvement de l'âme, que tout l'homme prie et adore ; ensuite notre prière a souvent besoin de s'aider d'une formule, de s'appuyer sur des rites, de se traduire par des chants et de la musique. « Les cérémonies..., dit Pie XII *(Mediator Dei)* sont des actes extérieurs de religion, et par leur signification, elles stimulent l'âme à la vénération du sacré, elles élèvent l'esprit aux réalités surnaturelles, nourrissent la piété, fomentent la charité, accroissent la foi, fortifient la dévotion, instruisent les âmes simples, font l'ornement du culte de Dieu et conservent la religion. »

Les cérémonies du culte sont en effet des signes riches de sens, témoin ce *Dominus vobiscum* où le prêtre étend les bras vers l'assistance comme pour répandre sur elle à profusion les dons de Dieu, puis rassembler les vœux, les prières et les offrandes de chacun et les porter à l'autel et les unir au sacrifice de N.-S. J.-C.

II

Il est bien certain que le signe n'a de valeur que dans la mesure où il exprime une réalité ; sinon il est mensonge, hypocrisie ou abomination. Ainsi de Judas désignant son Maître et le livrant à ses ennemis par un baiser qui est précisément le signe de l'amitié.

N.-S., à l'ordinaire doux et indulgent, a durement fustigé la fausseté des Pharisiens qui cachaient sous des apparences de vertu, leur âpreté, leurs injustices et leurs péchés. « Sépulcres blanchis, leur a-t-il dit, beaux au dehors, mais remplis de toutes sortes d'ossements de morts et de pourriture » (Mat., XXIII, 27). Dieu déjà se plaignait du peuple juif, aux multiples sacrifices extérieurs d'animaux « ce peuple m'honore des lèvres, disait-il, mais son cœur est loin de moi » (Mat., XV, 8).

Le Christ aime la loyauté, la sincérité « que votre langage soit, dit-il, cela est, cela n'est pas ; ce qui se dit de plus vient du Malin » (Mat., V, 37). Il loue le publicain qui avoue humblement ses fautes et le dit pardonné ; il aime la franchise de la Samaritaine à qui il a dit « va me chercher ton mari » et qui lui répond « je n'en ai pas ». — « Tu as dit vrai, dit Jésus, car tu en as eu cinq et celui qui est maintenant avec toi n'est pas ton mari » (Jo., IV, 16-18). Et à la même femme qui lui demande, au bord du puits de Jacob, s'il faut adorer Dieu à Jérusalem ou à Samarie, « l'heure vient, elle est même déjà venue où de vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité » (IV, 23).

Il faut avouer, hélas ! que ces consignes du Christ en matière de loyauté ne sont point tellement suivies ; certes, il n'y a point chaque fois calcul voulu et conscient dans nos attitudes, nos paroles ou nos gestes ; nous n'avons pas toujours, à la mode pharisaïque, la prétention de nous faire passer pour autres que nous sommes ; mais cette poignée de main que nous donnons si facilement combien elle est indifférente souvent : un geste qui ne signifie rien, qui n'engage à rien. Et le bonjour que nous adressons, fut-ce aimablement, est-il toujours respect, souhait sincère ou amitié vraie selon les cas ?

Et si nous cherchions bien la raison de ces « signes » qui « ne signifient plus » rien, il me semble qu'on la trouverait en ceci : le monde a perdu son âme. On a exalté le corps et on n'a pas vraiment nourri l'esprit ; on a rendu la vie plus facile, mais pas les hommes meilleurs ; on a favorisé l'égoïsme aux dépens de la charité ; la matière sort anoblie de l'usine, comme a dit le Pape, mais l'homme en sort dégradé ; notre société moderne est devenue en certains points semblable à un corps sans âme. On a conservé des traditions, continué des gestes auxquels on tient encore plus ou moins, on répète des rites périodiquement aux mêmes époques de l'année, mais la réalité des pensées, des sentiments est en partie absente. C'est vide et creux et cela sonne faux.

Les sacrements eux-mêmes n'ont pas échappé à cette dévalorisation ; non point qu'ils aient perdu leur signification, encore moins leur efficacité, qui est la grâce transmise à nos âmes ; mais c'est nous qui avons cessé de bien comprendre ce qu'ils signifient, à quoi ils nous engagent, quelle richesse ils nous apportent, quelles transformations ils doivent opérer. Nous avons grand besoin de repenser tout cela et de retrouver la vérité en matière de sacrements.

III

Car les sacrements sont des signes *sacrés ;* qu'est-ce à dire ? Vous savez, m. f., que N.-S. a choisi pour matière des sacrements des éléments très simples, mais qui ont un caractère sacré ; comme il serait facile, à la manière poétique et si vraie d'un S. François, d'exalter notre sœur l'eau, qui est pure et claire, qui lave et purifie, qui reflète le ciel ; l'Eglise entonne d'ailleurs ce chant au jour du Samedi Saint dans la bénédiction de l'eau baptismale ; aussi pouvons-nous dire déjà que les sacrements sont des signes sacrés parce qu'ils empruntent à la création, qui est œuvre d'art et d'amour divins, des éléments simples mais essentiels, *sacrés...*

Ensuite, ces signes ont été choisis par le Christ ; et ce choix leur a conféré une incomparable dignité ; il est intéressant, à ce point de vue, de se reporter aux paroles et aux gestes qui accompagnent la consécration à la messe ; par la bouche du prêtre, c'est le Christ qui parle, reprenant exactement les paroles du Jeudi Saint au soir, avec les mêmes attitudes « il prit le pain dans ses mains saintes et vénérables, et levant les yeux vers le ciel et vers son Père tout-puissant, il rendit grâces, bénit le pain, le rompit, etc. ».

Ces gestes sacrés, ils ont été à peu près fixés par l'Eglise, dans tous leurs détails et leurs cérémonies, ou rien n'est inutile ni vide de sens ; ils ont été accomplis par des multitudes de saints pontifes et de saints prêtres, ils ont sanctifié des milliers et des millions d'âmes, ils sont *sacrés,* comme deviennent sacrés et dignes de respect des souvenirs de famille, transmis de génération en génération ; (avec cette différence énorme que ces souvenirs sont inertes et morts tandis que les sacrements sont source de vie et de sainteté).

Signes sacrés, les sacrements le sont encore par leur caractère d'engagement ; grâces à Dieu, il est des hommes d'honneur et des femmes de cœur pour rester fidèles à la parole donnée, à la foi jurée ; et pour ceux-là le geste qui les lie (ainsi en est-il du mariage, ne l'oublions pas, où le consentement des époux devient la matière du sacrement) revêt un caractère de grandeur et de dignité. Il est des promesses sur lesquelles on ne revient pas, un don de soi-même qu'on ne renie pas, des responsabilités qu'on n'élude pas, parce que, dit-on, c'est *sacré.*

Puissions-nous revenir à une claire et haute intelligence du sacré, à la compréhension et

au respect des sacrements ; il n'est pas souhaitable que nous multipliions nos contacts avec le Christ par les sacrements s'ils devaient accroître une familiarité de mauvais aloi, une accoutumance irrespectueuse ; mais au contraire, si nous arrivons à rendre à ces signes sacrés toute leur valeur, par notre foi vive, par notre profond respect, par une soif sincère de perfection alliée à une claire intelligence de leurs sublimes réalités, nous serons amenés à les désirer et à les recevoir fructueusement.

* *

A Pâques 1951 avec l'encouragement des évêques, un essai a été fait, en maints endroits, de restauration de l'ancienne discipline pascale ; l'office du Samedi Saint, si beau et si expressif, mais moins compris par les fidèles depuis qu'on l'anticipait au samedi matin, a été replacé dans la nuit ; préparé, expliqué, commenté dans son cadre normal retrouvé, cet office a réappris, sinon révélé à certains chrétiens les grandeurs de leur baptême.

A L'ECOLE DES SAINTS

Conversion de saint Paul

(25 Janvier)

LE DEVOIR DU TÉMOIGNAGE

Mes frères,

Vous vous efforcerez, chaque jour, de vivre et transmettre votre Foi. Aujourd'hui, en cette fête de l'Apôtre, vous allez mieux saisir ce que le Christ attend de vous. Tout à l'heure, vous le recevrez dans son Eucharistie ; mais vous venez aussi recevoir votre consigne. C'est Jésus lui-même qui vous la donnera.

Avant de remonter au ciel, il avait dit à ses apôtres : « Vous serez mes témoins, à Jérusalem, en Galilée et dans le reste du monde.» De S. Paul, il dira : « Il doit être pour moi un instrument de choix, pour porter mon nom devant les peuples et les rois... » (Act., IX, 15). — Voilà ainsi résumé tout le *programme de l'Eglise catholique* et *votre programme à vous,* qui voulez être des catholiques d'action.

I. — *Le programme de l'Eglise*

Dès le jour de la Pentecôte et inlassablement au cours des siècles, le témoignage a été le grand souci de l'Eglise et le secret de ses conquêtes.

Ouvrez le livre des *Actes.* Vous assisterez à ces premiers témoignages qui furent autant de coups de filet... Le jour même de la Pentecôte, à la foule, attirée par le spectacle étrange de ces hommes qui se faisaient comprendre dans toutes les langues, Pierre montra dans ce prodige un témoignage du Père en faveur de son Fils et déclara : « Ce Jésus que vous avez fait mourir, Dieu l'a ressuscité... »

Quelques jours plus tard, comme il montait au temple avec Jean, il rencontre un impotent et le guérit. Nouvel émoi, nouveau témoignage : « Ce n'est pas nous qui l'avons guéri. C'est ce Jésus que vous avez fait mourir et que Dieu a ressuscité, nous en sommes témoins... »

Traduits devant le Sanhédrin, que ces éclats importunaient, le même Pierre regardant ses juges bien en face, leur dit : « Nous ne pouvons pas ne pas parler... Le Dieu de nos pères a ressuscité ce Jésus que vous avez fait mourir. Nous sommes témoins de ces choses.»

Un peu plus tard, Pierre encore est à Césarée, appelé par un païen sympathisant, qui demandait le baptême. Instruit par une vision, il décida d'admettre dans l'Eglise cet homme pieux, sans lui imposer d'abord l'initiation au Judaïsme. Et que lui dit-il, pour le préparer ? « Nous avons été témoins de tout ce que Jésus a fait. Les Juifs l'ont mis à mort mais Dieu l'a ressuscité et nous avons mangé et bu avec lui... »

Pierre a témoigné, Jean a témoigné, Paul a témoigné. Et ce témoignage s'est répercuté de siècle en siècle, et, partout où il a retenti, il a fait des chrétiens. Durant quatre cent ans, l'Empire romain a essayé d'étouffer dans le sang ce témoignage. Il n'a fait que lui donner sa suprême efficacité, celle du sang, semence de chrétiens. Augustin en Angleterre, Boniface en Germanie, Cyrille et Méthode chez les Slaves ont témoigné. Le P. Marquette chez les Iroquois, le Bx Schæffler et tant d'autres au Tonkin, le P. de Foucauld au Hoggar ont témoigné. Et c'est ainsi que l'Eglise s'est étendue jusqu'aux confins du monde.

Qu'est-ce donc qui faisait la force conquérante de ce témoignage ? C'est qu'il était beaucoup plus qu'une parole, mais un acte, la manifestation d'une vie envahissante.

Les Apôtres s'imposèrent aux Juifs de Jérusalem, aux païens de Césarée ou d'Antioche par leur cran, par la sainteté de leur vie, par leur charité fraternelle, autant que par leurs miracles. Visiblement, Dieu était avec eux. Et c'est lui qu'à travers eux on croyait. Si le sang de tant de témoins, immolés, aux premiers siècles par l'Empire romain, aujourd'hui par les Rouges, est semence de chrétiens, c'est que ceux qui l'ont versé ont manifesté la force de Dieu qui les soutenait dans leur mort comme dans leur vie... *Le grand miracle, c'est la sainteté sous toutes ses formes,* car il n'y a que Dieu qui réussisse à faire des surhommes. Et à travers le témoignage des saints, c'est son témoignage qui retentit, en faveur d'une doctrine qui animait de tels héros.

II. — *Vous aussi vous êtes les témoins du Christ*

C'est plus qu'un mot d'ordre pour le chrétien c'est sa raison d'être, car c'est à tous ses disciples, prêtres et laïques de tous les temps que Jésus dit : « Vous serez mes témoins... »

Dans le désarroi des esprits d'aujourd'hui, l'Eglise est, comme le disait le Concile du Vatican, « l'étendard levé au-dessus des nations ». A elle, comme au Christ, les hommes

de l'ère atomique, effarés des craquements sinistres que fait entendre la pauvre civilisation, adressent ce cri d'angoisse : « Sauvez-nous, nous périssons ! » Les hommes s'étaient détournés de l'Eglise parce que ceux qui la représentaient paraissaient s'être désintéressés de la « misère imméritée » de toute une partie du peuple et que, d'autre part, ses enseignements semblaient dépassés et supplantés par les découvertes de la science moderne... Ils ont fait de cette science une religion. Et comme la doctrine de Karl Marx leur offrait un bel idéal de justice et de fraternité, ils en ont inspiré leur vie comme d'une mystique.

Enfin la déconvenue n'a pas tardé. La Science ne les a rendus ni plus justes ni plus heureux, et un de ses plus clairs résultats est d'avoir centuplé l'efficacité des machines à tuer. Quant au marxisme, il a surtout réussi à faire peser sur la personne humaine la plus effroyable tyrannie que jamais l'histoire ait enregistrée... Voilà pourquoi vos frères malheureux tournent les yeux vers vous, guettent un signe de divin dans votre personne et dans votre vie. Vous êtes à leurs yeux, autant que vos prêtres, *l'Eglise*. Et vous avez accès dans tous les milieux sociaux qui sont fermés à la soutane.

Alors, comprenez-vous que, bon gré mal gré, vous êtes les témoins de la seule doctrine qui puisse sauver les hommes ? Vous ne voyez pas le Christ comme Pierre et Jean l'ont vu, comme Paul l'a entendu. Mais vous l'atteignez et dans l'Evangile et dans l'Eucharistie. Comme les disciples d'Emmaüs, vous pouvez dire : Notre cœur brûle quand il nous rompt le pain de la parole ou le pain de l'Eucharistie... Le contact intime qui s'établit avec lui dans une vie qui lui est toute livrée, l'expérience que vous faites ou pouvez faire chaque jour de la joie, de la paix, de la force que vous puisez dans une foi vécue, font de vous des témoins authentiques du Ressuscité, de celui qui a vaincu la mort et qui poursuit à travers vous ses victoires contre toutes les puissances de destruction et de haine...

Comme S. Paul vous pouvez dire : « Je sais à qui j'ai donné ma foi... », comme S. Jean, vous pouvez affirmer : « Nous avons cru à l'amour. » Et voilà pourquoi votre témoignage est recevable. Bien plus, il est réclamé et par l'Eglise qui a besoin de vous envoyer dans les milieux fermés à son influence directe, et par vos frères malheureux qui, les yeux fixés sur vous, guettent dans votre parole et surtout dans votre action ce signe divin qui les convaincra enfin qu'il y a un Dieu et qu'il nous aime...

Vous serez donc les témoins de l'*unité* de l'Eglise par votre union dans la foi, dans la discipline. Quelle force de penser tous la même pensée divine, qui vous vient du Christ à travers vingt siècles de foi, toujours plus lucide et même vécue ! Quelle force aussi que votre obéissance aux consignes de l'Eglise, surtout en matière d'Action catholique.

Vous serez des témoins de la *catholicité* de l'Eglise par cet esprit de large compréhension qui domine les querelles de parti. L'Eglise n'est ni à droite ni à gauche : elle est au-dessus des partis et des classes ; elle est Mère des riches et des pauvres, elle admet tout régime qui s'avère le bon serviteur du bien commun. Les yeux fixés sur le ciel comme le pilote sur l'étoile polaire, elle guide tous ses fils dans leur navigation hasardeuse et si elle est ambitieuse, c'est parce qu'elle veut procurer à tous les hommes la vie éternelle et les attirer tous dans l'*unique bercail*...

Vous serez enfin et surtout les témoins de la *vitalité*. C.-à-d. d'abord de sa puissance de résistance aux forces du mal. Nous vivons dans une atmosphère spirituellement irrespirable, le laïcisme a vidé la conscience française de l'idée de Dieu et toute une exploitation de la presse, du théâtre et du cinéma a mis à sa place le culte de la matière, du corps et de ses jouissances. Il vous appartient de lutter contre ces forces maudites et d'assainir le climat où s'étiolent vos enfants. Il vous appartient de lutter contre le divorce, la profanation du foyer, l'alcoolisme et le taudis... et de peser sur l'opinion pour défendre la société contre la démoralisation et la déchristianisation qui la travaillent.

Enfin vous serez les témoins de la *fécondité* de l'Eglise par votre vie exemplaire. On est las des discours, on veut des actes. C'est à vos actes qu'on mesurera la valeur du christianisme. Portez Dieu dans la vie moderne : dans votre travail, dans vos unions professionnelles, dans vos relations d'amitié. Aux champs ou à l'usine, dans votre intérieur ou dans vos voyages agissez, réagissez, comportez-vous en chrétiens.

* *

« Je sais à qui j'ai donné ma foi... et je sais que ni la mort ni la vie ni quelque créature que ce soit ne pourra me séparer de l'amour de Dieu qui m'a été donné en Jésus-Christ ». Puissions-nous tous redire, avec sincérité, ces paroles de S. Paul ! *Amen.*

CONFERENCES SUR LA VIE CHRETIENNE

V

L'HUMANISME CHRÉTIEN

Le chrétien qui possède en son âme la vie de la grâce sait qu'il est ainsi élevé à un plan infiniment supérieur à la nature. Il sait qu'à ce plan il peut progresser indéfiniment, que c'est là son grand devoir, et que le meilleur moyen pour y parvenir est d'attirer le secours de Dieu par une vie aussi méritoire que possible, en pratiquant la ferveur, l'humilité et la confiance en Dieu.

Mais il n'oublie pas qu'il est homme. Il sent bouillonner en son être une immense réserve d'aspirations vers tout ce qui fait le prix de la vie naturelle : lumières de l'intelligence,

énergie de la volonté, jouissance de l'art et de l'amour, action enivrante, etc.

Comment concilier ces deux vies ? Le chrétien doit-il sacrifier toutes les valeurs humaines, ou bien peut-il les assumer ? Question importante, aujourd'hui surtout. Les incroyants ignorent la solution. Beaucoup de catholiques ne la connaissent guère. Bien peu la mettent en pratique. Pour avoir des idées claires sur le sujet, il faut bien retenir trois principes.

I. — *Primat de la vie surnaturelle*

Le premier principe à maintenir fermement, c'est que la vie surnaturelle est le trésor essentiel de l'homme, et qu'il lui faut le conserver coûte que coûte : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » Donc, à supposer qu'un chrétien soit mis dans l'alternative de choisir catégoriquement entre Dieu et le monde, son devoir est net : il préférera subir le martyre plutôt que de renoncer à Dieu et à la vie divine. Cette alternative est heureusement exceptionnelle. La plupart du temps, il ne s'agit pas d'un choix aussi absolu, mais d'un équilibre à maintenir entre la nature et la surnature. Or cette harmonie est-elle réalisable ?

Le problème est délicat : le péché originel a bouleversé notre nature et nos péchés actuels ont accentué la déviation. Si bien que nous avons beaucoup de peine à refréner l'attrait qui nous porte à la jouissance. Parfois même ce sont les natures les plus riches qui sont le plus violemment attirées par les plaisirs égoïstes : une intelligence supérieure aura une telle assurance en ses propres lumières qu'elle risquera de regimber devant le mystère de la foi ; une volonté énergique aura de la peine à pratiquer la douceur et l'humilité chrétiennes ; un homme d'action sera porté à la violence et à la révolte.

Hé bien, il n'est pas rare que dans ces cas-là, les hommes se trouvent à peu près dans l'alternative du martyre, que nous venons de rappeler. Aucun persécuteur ne les presse d'apostasier, c'est entendu, mais eux-mêmes sentent que, vu la richesse de leur nature, ils sont incapables de garder le juste milieu. Il leur faut l'absolu, en vertu ou en vice : ils seront des héros ou des jouisseurs, des saints ou des réprouvés. Cette fois encore, il n'y a donc pas à hésiter : il faut choisir Dieu seul. Qu'on se fasse prêtre ou religieux, ou qu'on vive en ascète dans le monde, peu importe, mais il n'y a de salut que dans une vie toute consacrée à Dieu.

Quant aux hommes qui se dominent assez pour ne pas redouter un emballement désastreux, doivent-ils viser au même héroïsme, et ériger en principe que la transcendance de la vie chrétienne est incompatible avec les obligations mondaines ? Non : c'est là une attitude janséniste, qui insiste sur la corruption de la nature et ne fait pas assez confiance à la grâce. Qu'en fait, certains saints et anachorètes n'aient pas suffisamment nuancé leur doctrine et aient exalté le primat de la vie divine en termes trop méprisants pour les valeurs humaines, cela importe peu : leur imprécision doctrinale était compensée par leur rayonnement vital ; leurs exhortations outrées étaient nécessaires pour secouer la torpeur des tièdes, et leur louange de la vie éternelle n'était pas de trop pour diminuer notre estime de la vie temporelle. Mais quand leurs maximes sont tirées de leur contexte vital et réduites en axiomes aussi décharnés qu'un postulat de mathématiques, elles risquent de fausser le jugement et de favoriser un christianisme sec, dur, inhumain.

En réalité, la plupart des hommes, qui ne sont pas appelés à une vie héroïque, pourront légitimement s'efforcer de concilier l'amour de Dieu et l'amour du monde, mais à la condition expresse de se souvenir toujours que ces deux amours ne sont plus sur le même plan : l'amour de Dieu a une valeur infinie, et l'amour de la créature doit être limité. Donc, même lorsque l'homme fait une large place aux valeurs humaines dans son cœur et dans sa vie, il lui faut coûte que coûte réserver aux valeurs divines seules un primat d'estime absolu. Celui qui se marie, par exemple, fait bien, comme dit S. Paul : mais tout en se dévouant sans compter à sa famille, il doit se rappeler que Dieu reste infiniment supérieur aux personnes qui l'entourent, et ne jamais sacrifier son devoir à son amour quand l'occasion l'exigera. De même un artiste a le droit de se passionner pour ses travaux, mais il se souviendra que Dieu est la seule vraie Beauté. L'homme d'action, de son côté, peut chercher à réaliser toujours de plus gros bénéfices et à brasser de plus grosses affaires, mais il ne préférera jamais un gain ou un succès à la justice ou à l'honneur.

II. — *Juste estime des valeurs humaines*

Ce primat de la vie surnaturelle est évident dès qu'on se souvient de la transcendance absolue de Dieu. Mais pourquoi n'entraine-t-il pas un mépris aussi absolu des valeurs humaines ? Pourquoi, ainsi que nous venons de le dire, le chrétien doit-il continuer d'estimer ces valeurs ? Et dans quelle mesure doit-il les estimer ? Voilà ce que nous devons exposer maintenant : c'est le deuxième principe de solution.

Il n'a pas manqué d'hérétiques, à toutes les époques de l'histoire chrétienne, pour déprécier sans réserve le corps humain et ses tendances, l'âme et ses facultés, et les nombreuses civilisations qui se sont succédé. Sachant que le péché originel a vicié la nature humaine, et trouvant qu'il est impossible de la guérir, ils la condamnent sans rémission. Selon eux, le mariage est mauvais, la science est dangereuse, l'art est nocif, l'action est perverse.

Tout à l'opposé, certains hédonistes théoriques, et beaucoup d'hédonistes inconscients, insistent tellement sur la bonté de la nature qu'ils conseillent de lui lâcher la bride et de satisfaire tous ses instincts. L'homme est le

chef-d'œuvre de la création : ce serait, disent-ils, faire injure à Dieu que de le mutiler. Favorisons toutes ces tendances au maximum, jouissons sans arrière-pensée des plaisirs naturels : connaissance, art, amour, action. Accueillons avec enthousiasme et sans contrôle les progrès de la civilisation et accentuons de toutes nos forces le développement de la technique : perfectionner la nature, c'est honorer Dieu et prouver aux incroyants que le christianisme est facteur de joie et de libération.

L'Eglise a toujours condamné ces deux erreurs extrêmes. Elle a condamné le manichéisme sous toutes ses formes, et aussi le naturalisme. Non pas que sa position relève de la timidité et de la médiocrité : elle est au contraire très catégorique. Elle sait combien la nature humaine est corrompue, mais elle sait aussi qu'il lui reste assez d'éléments bons pour que, avec la grâce de Dieu, d'immenses espoirs soient permis. Nous avons vu précédemment (cf. *La lutte pour la perfection)* comment elle concilie ces deux affirmations apparemment contradictoires : les facultés de l'homme sont toujours orientées vers leur objet propre, le vrai, le bien, le beau, mais le péché a introduit entre elles le désordre et l'anarchie, et c'est pour y remédier que la grâce est nécessaire.

L'Eglise n'enseigne donc pas une doctrine extrémiste : elle est prudente. Comme preuve de la bonté essentielle de la nature, elle met en avant l'Incarnation du Fils de Dieu, qui n'a pas eu horreur de prendre un corps humain dans le sein d'une Vierge. Elle montre Jésus vibrant au spectacle de la nature, admirant les fleurs et les oiseaux, louant les nobles sentiments du centurion et de la Syrophénicienne, mangeant et buvant comme tout le monde, s'habillant selon la mode du temps, s'instruisant par l'étude et l'expérience, et conversant familièrement avec tous ceux qu'il rencontre.

A l'exemple de Jésus, elle nous invite à glorifier le Père dans ses œuvres. Et comme les trésors cachés dans la nature ont besoin du travail humain pour être mis à jour, elle encourage au travail sous toutes ses formes. Elle bénit le travail manuel, rehaussé par le Verbe incarné. Elle excite au travail intellectuel et met sur les autels les Docteurs remarquables par leur sainteté. Elle est même une grande initiatrice dans la musique, la sculpture et tous les arts relatifs au culte. Elle sait que Dieu sera d'autant mieux glorifié qu'il le sera par des hommes de génie qui auront développé leurs facultés à la perfection.

Mais elle montre aussi en Jésus autre chose qu'un Maître d'humanisme : elle nous rappelle qu'il est avant tout un Maître de vie surnaturelle et la victime qui expie pour le péché. Elle nous le décrit prêchant la pénitence, le renoncement dans l'humilité, la chasteté et le support des injures, et elle décrit longuement ses souffrances et sa mort sur la croix.

Elle rappelle donc constamment ces deux vérités : 1° la nature mérite notre estime. Il est permis de favoriser les plaisirs légitimes, les arts, la technique, etc. Mais, 2° l'homme est tellement porté aux excès qu'il doit toujours se surveiller afin de ne pas transformer en fins absolues, en idoles asservissantes, les objets de ses désirs et de son activité.

III. — *De la mort à la vie*

Pratiquement, comment faire ? Ne risque-t-on pas de rester dans un timide compromis, et de voir les incroyants prendre les devants sur tout le front, et se faire les hérauts de la joie, de la santé, de l'action et du progrès ? Le christianisme nous oblige-t-il à des demi-mesures, et sommes-nous condamnés à un splendide isolement surnaturel, abandonnant pratiquement la nature aux autres, tel un Siméon stylite sur sa colonne ?

Non, grâce à Dieu. Les catholiques, tout en donnant le primat à la vie surnaturelle, peuvent et doivent être les premiers en tout, et atteindre dès ici-bas une vie complète, harmonieuse, aussi humaine que divine. Seulement, pour le comprendre, il nous faut rappeler un enseignement capital. C'est celui que nous donne le Sauveur par ces mots mémorables : « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie, la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle » (Jean, XII, 24, 25). C'est le troisième principe que nous avons annoncé.

Si nous voulons atteindre la plénitude de la vie, humaine et divine, nous devons commencer par mortifier sainement, mais énergiquement, notre vie naturelle. Il nous faut d'abord « mourir à nous-mêmes », dompter notre curiosité, notre appétit de jouissance et de domination, notre fièvre d'action. Il nous faut, sur ces ruines de notre égoïsme, élever peu à peu le temple d'une oraison fervente, contemplative, et l'édifice d'une perfection surnaturelle. Labeur pénible, de longue haleine, sujet aux accès de découragement, aux échecs, à la monotonie. Labeur parfois si ingrat que beaucoup, désespérés, l'abandonnent.

Et cependant, cette mort est la condition essentielle de la vie. Car tant qu'il restera dans l'homme des traces d'égoïsme consenti, la grâce ne pourra pas s'y développer à fond. Elle restera étriquée, combattue, impuissante, et à la merci d'un retour de flamme de la nature.

On ignore trop cette vérité, à notre époque. Par souci de faire vite, et par crainte de mutiler la nature dans ses valeurs les plus authentiques, on refuse cette mort préalable exigée par Notre-Seigneur. On laisse l'humain à l'état fruste encombrer le divin en nous. Ou bien on prend les sentiments naturels pour du surnaturel : on dégrade la charité au rang de la camaraderie ; on transforme le zèle en activisme, l'apostolat en propagande. Et on n'aboutit à rien. Car en face des grandes